

Robert Solé
Une enfance égyptienne

Michel Lemieux

Number 58, December 1994, January–February 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19654ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Lemieux, M. (1994). Robert Solé : une enfance égyptienne. *Nuit blanche*, (58), 61–63.

photo: A.-M. Guérineau



Robert Solé

Robert Solé

Une enfance égyptienne

Après *Le tarbouche*, en 1992, Robert Solé publie cette année *Le sémaphore d'Alexandrie*. Deux ouvrages parents par le ton, le fond de scène égyptien et, sûrement, par le succès en librairie.

Les âges d'or sont des puits inépuisables d'inspiration littéraire : tantôt, à la manière de Jules Verne, le futur s'habille de lumière et d'espoir, tantôt les lendemains qui chantent rendent le présent supportable. Mais, plus souvent, c'est le passé qui, à distance, exhale la douceur de l'enfance et l'amour familial. « En ce temps-là, la vie était plus belle et le soleil plus brillant qu'aujourd'hui », murmure la chanson.

Robert Solé est de ceux qui, dans la quarantaine, éprouvent le besoin de replonger dans leur enfance et leur adolescence pour y retrouver la vie colorée des familles tissées serré, des personnages de la *tribu* dont les yeux enfantins font des mythes.

Disons que dans le cas de Robert Solé il y a matière à évocation : jusqu'à l'âge de dix-sept ans, il a vécu au Caire, puis sa famille, des chrétiens d'origine syrienne, émigre en France. Les familles levantines forment plus que les nôtres, dirait-on, des réseaux imbriqués et compacts

entre leurs membres, des réseaux qui s'étendent loin dans les ascendances et les descendances. Il suffit alors au conteur de suivre les réseaux pour alimenter ses récits.

S'il évoque l'âge d'or de l'enfance, Robert Solé évoque aussi un autre âge d'or, ce moment où l'Égypte se laissait pénétrer et fasciner par l'Europe et surtout par la France, dans un climat de douce naïveté *colonisante*. Nous sommes pourtant vers 1880, au temps du percement du canal de Suez, de l'arrogance des élites européennes d'Alexandrie et du Caire, au temps de ►

la mainmise brutale des Britanniques sur le pays.

Double nostalgie donc que traduit le regard de Robert Solé : il transporte les souvenirs d'une enfance heureuse dans un pays *exotique*, l'Égypte de la fin du XIX^e siècle, et sa description, souvent juteuse, de cette période étonnante dans un pays qui ne l'est pas moins, est documentée. Que son enfance romancée et le fond historique du roman soient distants de soixante-quinze années n'a donc pas arrêté l'auteur, et tant mieux puisque c'est à n'en pas douter la plus belle réussite de ce livre que de marier heureusement la petite histoire de ses personnages avec la grande histoire de l'Égypte de 1880.

Aujourd'hui Robert Solé est un des rédacteurs en chef du journal *Le Monde*. Hasard que le héros du *Sémaphore*, Maxime Touta, fasse l'apprentissage du journalisme ?

Nuit blanche a rencontré l'auteur lors de son passage au Salon du Livre de Québec.

Nuit blanche : Qu'est-ce qui vous a poussé à sortir de votre métier de journaliste, à ne pas suivre la pente naturelle que sont les essais et à tenter votre chance dans la fiction ?

Robert Solé : Je fais de la fiction depuis l'âge de quinze ans ; j'ai toujours voulu écrire des romans et je n'y suis arrivé que le jour où je me suis décidé à renouer avec mon histoire, c'est-à-dire avec l'Égypte où je suis né et où j'ai passé mon enfance.

N.B. : Vous êtes journaliste au Monde, n'auriez-vous pas été tenté d'écrire un livre sur la politique de l'Égypte contemporaine ?

R.S. : Ça ne m'intéresse pas ; l'actualité immédiate dans le cas de l'Égypte m'intéresse moins que l'actualité d'hier ou d'avant-hier... Journaliste, c'est un autre métier, même si les points communs sont nombreux : quand je corrige les textes des autres, je manie des mots, je me frotte à la ponctuation ; ma compétence est dans les mots. Mais ce sont, l'écriture romanesque et le journalisme, deux chemins parallèles, deux métiers, même si l'un profite de l'autre.

N.B. : Souvent les journalistes qui écrivent le font pour illustrer ou pour démontrer une thèse. Dans votre cas, ce serait plutôt pour pénétrer le monde de votre enfance, remonter le cours du temps.

R.S. : Pénétrer dans le monde de plusieurs générations, en fait ! Dans l'enfance de mes parents et de mes grands-parents.

L'écrivain à l'œuvre

N.B. : Comme lecteur, on cherche toujours à situer un auteur dans la constellation littéraire, à lui trouver des parentés littéraires. En refermant votre livre, le premier rapprochement qui m'est venu à l'esprit a été avec Marcel Pagnol, le côté exotique levantin mis à part évidemment. Le Pagnol conteur provençal du Château de ma mère nous donne à entendre ce même ton, ce même regard de l'enfant ou de l'adolescent sur sa famille étendue. Dans Le sémaphore et chez Pagnol, le je qui raconte est très semblable. Qu'en pensez-vous ?

R.S. : J'en suis ravi, c'est un compliment... mais j'y ajoute un fond historique sur lequel j'ai beaucoup travaillé. À travers une chronique familiale, à travers des histoires d'amour, j'essaie de raconter des périodes de l'histoire de l'Égypte. Cela m'a demandé beaucoup de travail.

Pour ce qui est de la documentation, je me jette sur tout ce que je trouve. Pour moi, c'est un *puzzle* qui n'arrête pas de se préciser. Tomber sur quelque chose d'inattendu me procure de grandes joies. Je sens le besoin de me plonger dans cet univers, dans le langage de l'époque ; mon imagination s'abreuve de détails historiques très précis, comment se présentait une place à l'époque, par exemple. J'ai toutes sortes de dossiers, je suis très organisé !

N.B. : Un travail de recherche, que le choix d'entremêler un fond historique avec la saga familiale a nécessité. Je pense que la réussite tient surtout au fait qu'on sent peu le glissement de ton entre les deux genres, on ne sent pas l'érudition lourde de certains ouvrages du genre...

R.S. : Pour moi, ces recherches sont importantes. Dans *Le sémaphore*, la partie strictement historique se retrouve souvent dans les chroniques du journaliste Albin Balanvin, dans le style de Balanvin évidemment : ampoulé, plein de sous-entendus ! Le procédé a permis justement de ne pas alourdir le texte, de recréer les émotions.

N.B. : Dans votre ouvrage, on retrouve la nostalgie d'une certaine Égypte disparue. Comme chez Durrell du Quatuor, Alexandrie est une ville mythique...

R.S. : De fait, c'était une ville extraordinaire, la plus cosmopolite de la Méditerranée, où des gens d'origines nationales différentes vivaient côte à côte, utilisant des langues diverses. Ils avaient réussi une cohabitation étonnante en créant une municipalité privée ! Moi enfant, dans les années 50, j'ai connu les derniers feux de cette période incroyable, qui correspond exactement à celle du Canal de Suez : elle commence au milieu du XIX^e siècle et elle s'achève en 1956 avec la nationalisation du Canal.

Ce modèle de société n'existe plus ; il était très lié à l'histoire et à la géographie de l'empire ottoman, un empire très étendu qui ne prétendait pas contrôler ses sujets, qui n'en avait d'ailleurs pas les moyens et qui, avec une certaine intelligence, laissait des communautés différentes s'organiser. Il n'est pas question de reconstituer cette situation où que ce soit, même en Égypte. Il m'arrive de rêver et de me dire qu'on aurait pu concilier l'autonomie de l'Égypte et le maintien sur place de gens très différents qui enrichissaient le pays et appartenaient à l'Égypte.

N.B. : De tous les personnages du Sémaphore, celui qui représente l'avenir est le jeune officier Walid El-Ahlaoui...

R.S. : Effectivement. C'est un paysan qui subit toutes les humiliations qu'ont connues successivement les paysans de l'époque. Blessé par un collecteur d'impôt, il sera par la suite amené de force, avec les gens de son village, pour curer un canal, puis il sera forcé d'effectuer son service militaire. Plus tard, c'est la scène que je décris au début du livre, il sera dégradé en public sur la principale place d'Alexandrie, bien nommée « place des Consuls ». À travers les humiliations qu'il subit, il incarne toutes les aspirations de l'Égypte, cette Égypte qui, depuis des siècles, n'a jamais été gouvernée par des Égyptiens de souche. El-Ahlaoui finira par tout confondre, le nationalisme et l'Islam. Ce sera une révolution avortée ; la première vraie révolution aura lieu en 1919, celle qui connaîtra le succès, en 1952.

N.B. : 1919, c'est aussi l'époque de l'Impasse des deux palais, de Naguib Mahfouz : aussi une saga familiale sur fond de bouleversements historiques...

R.S. : Mahfouz a le regard d'un Égyptien de souche, Durrell a le regard d'un Européen ; moi, j'ai le regard entre les deux : d'un chrétien oriental, installé dans la Vallée du Nil, appartenant à deux cultures, appartenant à deux langues, ayant un pied de chaque côté, ayant un regard à la fois du dedans et du dehors.

L'Égypte d'aujourd'hui

N.B. : Actuellement, avec la montée de l'intégrisme, que deviennent les chrétiens égyptiens, ce groupe dont vous décrivez la vie en 1850 ?

R.S. : Ce que je vois en Égypte aujourd'hui me désole profondément ; bien sûr, il s'agit surtout de minorités fortes et agissantes, les islamistes, qui portent atteinte à toute l'évolution de l'Égypte depuis un siècle, alors que l'Égypte tente péniblement d'être indépendante,

d'évoluer ; de libérer les femmes égyptiennes, par exemple. Cette Égypte tournée vers l'Europe, fascinée par la science et la modernité, a maintenant tendance à se refermer, à retourner en arrière. Les Coptes sont des Égyptiens de souche ; ils traversent un moment difficile, j'espère qu'ils en sortiront.

Mais l'Égypte du *Sémaphore* est très différente de l'Égypte d'aujourd'hui, en taille par exemple : cinq millions en ce temps-là, douze fois plus aujourd'hui ! Les paysages, les villes ont changé. L'Égypte du *Sémaphore* attire les étrangers, elle est accueillante. Aujourd'hui on vit une période de repli, de retour en arrière.

N.B. : Dans l'Égypte que vous décrivez, on retrouve aussi la nostalgie d'une certaine France ?

R.S. : C'est très important : on y a vécu dans l'amour de la France et de la langue française ; sans jamais avoir mis les pieds en France, on la connaissait et on l'aimait.

vie alors que des événements tragiques se préparent. Comme dans *Le tarbouche*, le personnage d'un jeune officier, en retrait des grandes familles, paraît le seul à prendre de plein fouet tous les bouleversements qui finiront par faire basculer l'ordre politique et par marquer la fin d'une époque, les derniers sursauts de l'empire ottoman.

Maxime est un témoin privilégié dont la fascination devant les possibilités qu'offre le journalisme de tendre un miroir de vérité convainc. On n'en attend pas moins du rédacteur en chef du journal *Le Monde* et ci-devant auteur du *Sémaphore*. Il sait allier sans confusion des genres l'efficacité du journaliste à une rondeur propre au romancier. *Le sémaphore d'Alexandrie* est un de ces livres qu'on lit d'une traite en savourant chaque personnage. On y apprend un peu aussi à lire l'histoire dans sa complexité et à ne pas sous-estimer les courants profonds qui agitent les eaux en apparence les plus tranquilles. ■

Denise Pelletier

Je trouve formidable l'aventure du Canal de Suez, cette création d'un port de mer en plein désert, qui devient une sorte d'oasis. On imagine peu ce qu'a été l'inauguration du canal en ce temps-là : le khédivé d'Égypte a invité mille personnalités. Il faut voir les articles de presse de l'époque, ce fut un événement mondial plus important que de percer le tunnel sous la Manche. On y retrouvait deux fascinations : l'Europe fascinée par l'Égypte et l'Égypte fascinée par l'Europe.

Où se cache l'auteur

N.B. : Quelle est la part d'autobiographie dans votre livre ? Maxime, c'est vous ?

R.S. : Un auteur se met toujours dans ses personnages et ce n'est jamais lui. Maxime est né exactement cent ans avant moi, dans le même lieu et le même univers familial, et il finit par exercer le même métier que moi ! On peut donc trouver des similitudes. Ce Maxime qui s'installe sur une petite plage dans l'attente des parents et des amis et qui voit la mer immobile et son cœur qui chavire, oui je me suis mis tout entier là-dedans. Ce sont des souvenirs extrêmement forts.

J'ai été très flatté qu'après *Le tarbouche*, beaucoup de gens disent avoir connu le personnage principal : « C'est mon grand-père... », ce qui est évidemment faux. Mon plaisir à moi est de créer des personnages que je finis par croire avoir connus. Ce sont plutôt des personnages de l'univers que j'ai connu.

N.B. : Quelle est la suite des événements ? Votre finale est plutôt elliptique...

R.S. : Je n'aime pas les suites mais la logique voudrait qu'il y ait un livre entre *Le sémaphore* et *Le tarbouche*. C'est un projet en pointillé, pas encore en chantier, qui raconterait le tournant du siècle. Mais ce serait un livre très différent, sous un autre angle, pas du tout de la même construction. ■

Entrevue réalisée par
Michel Lemieux

Robert Solé a publié : *Les nouveaux chrétiens*, Seuil, 1975 ; *Le défi terroriste, Leçons italiennes à l'usage de l'Europe*, « L'Histoire immédiate », Seuil, 1979 ; *Le tarbouche*, Prix Méditerranée 1992, Seuil, 1992, « Points roman », Seuil, 1993 ; *Le sémaphore d'Alexandrie*, Seuil, 1994.

Robert Solé LE SÉMAPHORE D'ALEXANDRIE Seuil, 1994, 347 p. ; 29,95 \$

Si vous avez aimé *Le tarbouche*, vous trouverez autant de plaisir à lire *Le sémaphore d'Alexandrie*. Ce dernier roman de Robert Solé nous ramène en effet dans le même univers, cette fois à l'époque du creusement du canal de Suez.

Chronique de société en même temps que chronique familiale, le fil conducteur est cette fois tenu par Maxime Touta, le fils du docteur Touta. Maxime, employé de banque, en viendra à occuper un poste de journaliste, bien sûr sous un pseudonyme français d'abord. C'est sous cette plume que sera narrée l'histoire qui se fait au jour le jour, dans une Égypte qui sera finalement soumise à l'occupation anglaise, après avoir été conquise — souvent dans les deux sens du terme pour la belle société — par la France.

La douceur de vivre, le goût des palabres légers, les passions amoureuses continuent de rythmer la